

LE MONDE
80 BOULEVARD AUGUSTE-BLANQUI

75707 PARIS CEDEX 13

Tel: 01 57 28 20 00
14 JUIL 07

(Quotidien)
ND -0008604007-



COPIE INTERDITE SANS AUTORISATION DU CFC

bles, de sources extérieures crédibles qui lui

Décryptages

17

Portrait

Roland Dubillard Rattrapé par son personnage

Bretagne³

PARCOURS

1923

Naissance à Paris.

1952

Jean Tardieu lui commande sa première pièce radiophonique.

1961

« Naïves hirondelles », première de ses neuf pièces.

1987

Un accident vasculaire cérébral le laisse handicapé.

2007

Jacques Gamblin et François Morel reprennent « Les Diablogues ».

Dans les années 1960 et 1970, le poète était une figure centrale du théâtre.

A 83 ans, alors que le Festival d'Avignon bat son plein, il vit la situation du vieillard de sa pièce « La Maison d'os »

Dans une vaste demeure bourgeoise, un vieillard agonise. Son corps rongé se lésarde peu à peu. Autour de lui, de la cave au grenier, une quarantaine de domestiques s'agitent et s'interpellent. Nous sommes en 1962, sur la scène du Lutèce, petit théâtre aujourd'hui disparu. Un écrivain comédien, taillé comme une armoire auvergnate, vient de lancer, sourire aux lèvres, un missile dramatique intitulé *La Maison d'os*.

Quarante-cinq ans plus tard, le jeune poète, figure emblématique du paysage théâtral des années 1960 et 1970, installé au panthéon de l'absurde aux côtés d'Eugène Ionesco, a été rattrapé par son personnage. Cloué dans un fauteuil par une attaque cérébrale, Roland Dubillard affronte au quotidien les caprices de sa carcasse abîmée. Ses jambes ont cessé de répondre. Son bras droit est immobilisé. Ses yeux l'abandonnent tranquillement et, cet après-midi, son dos le fait souffrir. Mais surtout les mots, objets de tous les jeux et de tous les rêves, lui ont échappé. Ses chers mots, longtemps projetés comme des jets de vapeurs acides, ne quittent plus sa bouche qu'avec la lourdeur du plomb.

Alors il sonne. Tel le maître de *La Maison d'os*, il appelle. Sauf qu'aucune armée de domestiques ne se précipite. Ni jardinier, ni médecin, ni prêtre, ni avocat ne tra-

versent la scène. Pour le veiller, le surveiller à chacun de ses mouvements, le poète ne peut compter que sur sa femme, la comédienne Maria Machado, et un aide malade malgache recruté par petite annonce à l'Eglise américaine. « *Et encore, c'est trop* », soupire Maria Machado.

Au *Monde*, l'alerte sur la situation du couple est venue d'une simple lettre, une bouteille à la mer, lancée en décembre 2006 par le metteur en scène **Eric Vigner** à destination du monde du spectacle, des médias, des pouvoirs publics. Vigner, dont le goût des planches s'est nourri au lait d'Où boivent les vaches ou du *Jardin aux betteraves* (pièces de Dubillard), lui qui a choisi pour sa première grande mise en scène, en 1991, d'affronter la fameuse *Maison d'os*, s'y désespérait de voir ce monument du théâtre laissé à l'abandon. La missive a passé l'hiver au chaud sur un

bureau, et a fini par réapparaître, au printemps, telle une plante dubillardienne, urticante évidemment, poil à gratter sommant d'aller y voir.

Et à présent il est là, sourire figé dans son grand salon. Derrière lui, les rayons du soleil, reflétés par l'eau des douves, passent en vagues sur une immense tapisserie. Les oiseaux chantent dans le jardin. Sur une table basse, des poèmes d'Hugo. « *Je ne lis plus de théâtre* », marmonne-t-il. Deux enfants arrivent, l'embrassent, et montent jouer à l'étage. Un jeune comédien anglais part faire le thé. La vie de château, à 30 km au sud de Paris. Sauf que le château, celui du marquis de Galliffet, trône 100 mètres devant. Lui et Maria louent la bergerie. « *Pour un loyer ridicule, heureusement* », précise-t-elle.

Anciens piliers de la vie parisienne, voisins d'immeuble des écrivains Romain Gary et Bertrand Poi-

rot-Delpech, rue du Bac, ils se sont installés ici, en 1989, deux ans après son accident vasculaire cérébral, survenu en pleine cure de désintoxication alcoolique. Pendant deux mois, il n'a pas parlé. A lâché un premier mot : « *Merde*. » Répondu à une première question : « *Qui est le président ? - moi*. » Puis il a retrouvé progressivement l'usage de la parole. Une parole laborieuse, parcimonieuse. Comme si après avoir construit, à travers son œuvre, un univers à part, l'auteur s'y était finalement retiré. « *J'écoute de la musique, ça évite de penser* », grince-t-il.

Et pourtant, ce monde si absurde qu'il s'est toujours ingénié à rendre encore plus incohérent, ce réel à jamais déraisonnable, voilà vingt ans que lui et sa famille s'y coltinent. La lourdeur des déplacements, la difficulté des échanges, mais aussi le dénuement financier contraignent son quotidien. L'ar-

gent récupéré après la vente de l'appartement du 6^e arrondissement a été absorbé par les années de rééducation. « *Et vous imaginez bien que se constituer une retraite n'entraîne pas vraiment dans ses préoccupations* », commente Maria Machado. L'ensemble de ses pensions totalise 1 800 euros mensuels. « *Mais le seul emploi d'un garde-malade à plein temps revient à 4 500 euros. Et il y a tout le reste.* »

La comédienne, qui a mis sa carrière entre parenthèses pour veiller sur lui, a bien tenté de reprendre le chemin des plateaux. Mais les longs tournages à l'étranger qu'elle refusait il y a dix ans ne se présentent plus. « *Les gens me disent que je suis formidable mais ils me considèrent comme la comédienne de Roland, sa femme, et c'est tout.* »

Restent les aides de l'Etat et de la profession. Là encore, on est loin du compte. En décembre 2006, la commission sociale de la Société

des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD) lui a octroyé 4 000 euros en « *solidarité* ». Le Centre national du livre a accordé 5 000 euros. Et le ministère de la culture a offert une « *aide à l'écriture dramatique* » de 7 500 euros, « *même si nous savons qu'il n'y aura pas d'écriture nouvelle* », confie Thierry Pariente, délégué au théâtre du ministère. De quoi tenir trois mois supplémentaires avec l'éternel espoir d'un retour de flamme ou de mode.

Se constituer une retraite n'entraîne pas vraiment dans ses préoccupations

Maria Machado, sa femme

Est-ce cet avenir radieux que Roland Dubillard scrute en silence ? A l'automne, le Théâtre du Rond-Point remonte *Les Diablogues*, sa série radiophonique culte des années 1950 devenue un classique du théâtre comique français. A l'affiche, Jacques Gamblin et François Morel. Début 2008, Gallimard devrait rééditer cinq volumes de textes poétiques et dramatiques. Lui n'a rien à en dire. De toute façon, il s'est fait une spécialité de boudier les honneurs, comme cette reprise de *Naïves hirondelles* à la Comédie-Française, en 1995, qu'il a accueillie d'une grimace. Maria Machado, en revanche, rêve de « *manifestations théâtrales et de lectures* » pour célébrer l'événement. Elle remonterait bien, justement, *Naïves hirondelles*. « *J'ai un producteur, nous cherchons un théâtre...* »

Elle y voit un devoir impérieux de « *faire vivre l'œuvre* », mais aussi la nécessité absolue de « *vivre tout court* ». Sortir Dubillard du dénuement. Et de cette situation tragique qui évoque immanquablement la plus célèbre pièce de l'écrivain. Maria Machado s'est habituée à la comparaison. Elle se tourne vers Dubillard. « *Tu en penses quoi, Roland ?* » Il semble hésiter, laisser aux mots le temps de prendre du sens, ou simplement d'atteindre sa bouche. « *Pas du tout* », lâche-t-il. Un dernier effort. On croit deviner un sourire. « *La Maison d'os est une pièce sur l'abandon. Je ne suis pas abandonné.* » ■

NATHANIEL HERZBERG

PHOTO CÉDRIC MARTIGNY/TEMPS MACHINE POUR « LE MONDE »

